

Maikan, le loup

par Naomi Fontaine

Déjà quand il était enfant, Bastien savait qu'il n'existait pas de meilleur chasseur que son père. Et même des années après la mort de son père, même avec tous les gadgets à la mode que les chasseurs utilisaient et les fusils au viseur performants, il n'en a jamais rencontré d'aussi bons.

Cette fois-là, Bastien et son père étaient partis pour quelques semaines sur leur territoire de trappe. Au nord de Sept-Îles. À la limite du chemin de fer. Près de Schefferville.

Son père était trappeur. Avant de devenir charpentier. Avant de construire les édifices qui formeraient la nouvelle ville de Sept-Îles : l'hôtel, les galeries montagnaises et les rues aussi, il trappait. Son père trappait le *uapeshtan* pour la fourrure. La marte se vendait encore bien à ce temps-là. Il faisait tout lui-même. Dépecer, nettoyer la peau, la tanner. Lorsqu'il revenait du nutshimit, le sac de toile pleine de fourrures prêtes à vendre, c'était la fête dans la maison de Bastien. Ils savaient qu'ils mangeraient bien durant des semaines. Son père était riche, comme on pouvait être riche et indien dans ces années-là.

En ce début d'automne, le père de Bastien avait bon espoir de trapper autant de martes qu'il en aurait besoin pour subvenir aux

besoins de sa famille. Sa connaissance du territoire, son agilité et sa clairvoyance étaient ses outils pour avoir confiance.

Dès la première journée, il avait fait à pied et en canot le tour de son territoire. Posé des dizaines de pièges. Bastien avait suivi les grandes enjambées de son père durant tout l'avant-midi. Puis, il s'était endormi, fatigué, dans le canot. Une toile épaisse et lourde sur son corps presque adolescent.

Le père, satisfait de sa première journée, avait ramé doucement pendant le retour au campement. Laisant dormir son fils. Humant l'air frais et le silence.

Malheureusement, cette plénitude ne dura que quelques heures. À l'aube, l'heure des chasseurs, il réalisa, sans l'ombre d'un doute, qu'il y avait un loup sur son territoire.

Les loups sont des animaux très intelligents. Leur hiérarchie, leur capacité à vivre en meute, leurs gènes font d'eux de très habiles chasseurs. Il arrive qu'ils surpassent les humains en s'appropriant leurs chasses et leurs efforts quotidiens.

C'est ce qui est arrivé au père. Un loup. Effronté et malicieux. Qui rôdait près de sa tente. Le suivait jusqu'au centre du territoire. Guettant le repos du guerrier pour récolter ce qu'il n'avait pas semé.

Lorsque le père a compris que ses trappes étaient volées par ce loup, il a commencé à le chasser.

D'abord, il l'a attendu avec son fusil armé, des heures devant ses pièges. Et même lorsque les uapeshtan se sont pointés et qu'ils se sont fait prendre dans ses pièges, il a continué à attendre. Mais c'était sous-estimer l'intelligence du loup. Après une journée entière, le loup n'était pas venu. Le père était furieux d'avoir perdu son temps.

Le lendemain. Le surlendemain, il a récidivé. Trappant au bas de petites collines, posté tout en haut, là où le loup ne pourrait ni le voir ni le sentir. Camouflant ses habits et son odeur. Mais le loup rusé, ne venait que lorsque le père partait, au crépuscule. Peut-être se tenait-il lui aussi en haut d'une colline d'où il pouvait voir son chasseur se cacher pour le surprendre. C'était un véritable bras de fer.

Le père, qui ne pouvait échouer, car il devrait nourrir sa famille, a eu une idée. Le quatrième matin, il est allé cueillir des baies près de la tente. Des graines rouges et de petits bleuets qui poussaient sur la mousse. Accroupi près du sol. Durant une heure. Il a rempli une chaudière. Le fils se demandait ce qu'il magouillait. Le père a pris les petits fruits, les a mis dans une jarre en verre. Y a ajouté du sucre et de l'eau bouillante. Il a pilé le tout avec une fourchette jusqu'à ce que ça donne une sorte de confiture. Il a ajouté de la levure, celle qu'on utilise pour faire du pain. Il a fermé la jarre et a brassé une dernière fois son mélange avant de le déposer dans un coin de la tente, à l'autre extrémité du poêle à bois.

Le fils a pensé :

Ah! il va l'attirer avec sa confiture et il pourra le tuer.

Mais ce n'était pas fini.

Il a laissé la jarre placée là durant six jours. Chaque matin, il la reprenait, y trempait un doigt et faisait une grimace d'insatisfaction.

Le sixième jour, en y goûtant, son visage s'est éclairé. Il a pris la jarre dans une main, de la chair de uapeshtan dans l'autre et il a dit :

Asthem. Suis-moi.

Le jeune l'a suivi. Impatient de voir l'exécution du plan.

Il a vu son père prendre la chair de l'animal, l'enduire de sa potion. Il en a mis à la pelletée. Et il a recommencé plusieurs fois. Plaçant les appâts autour de leur tente. Le jeune se disait en lui-même que si le loup était aussi futé qu'ils l'avaient constaté, il ne se risquerait jamais si près du campement. Mais son père semblait si confiant. Sans l'ombre d'un doute.

Son père a dit :

Maintenant, nous allons attendre dans la tente.

Une fois encore, le fils ne comprenait pas l'excitation. Tout ce stratagème pour être enfermés dans une tente et ne pas pouvoir voir le loup quand il viendrait se nourrir des appâts, à moins d'une centaine de mètres. Et comment feraient-ils pour le tuer ? Il trouvait l'idée stupide.

Ils ont attendu sous la tente. Un moment qui lui a semblé des heures. Son père était excité. Il se frottait les mains sans cesse et il lui disait :

Tu vas voir.

Et c'est arrivé. Ils l'ont entendu. Au départ, comme un aboiement. Un grognement de lamentation. Puis de plus en plus fort. Le loup hurlait. Son père a pris son fusil et s'est précipité à l'extérieur. Le fils est sorti derrière lui.

Le loup n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la tente.

Il hurlait en plein jour en titubant. Il était complètement ivre.

Le père a regardé son adversaire et lui a tiré un coup à la tête. Il a attendu qu'il soit totalement inerte pour s'approcher de l'animal. Il a tâté ses membres avec la crosse de son fusil. Le loup était mort.

Le père l'a dépecé sans cris de victoire. Il a nettoyé sa peau. Il a fait une prière au créateur en laissant tomber du tabac tout près d'où il avait tué le loup. Il a gardé la fourrure pour sa femme qui serait heureuse d'avoir du loup pour fabriquer des mitaines.

Dès le lendemain, la chasse a repris. Le père a ramené quelques peaux de martes tous les jours qui ont suivi. Après seulement quinze jours, leurs bagages étaient pleins. Ils ont repris le train pour retourner à la maison.

Tout de même, le fils sentait qu'il y avait dans le cœur de son père un soupçon de regret, celui d'avoir tué un animal aussi intelligent. Mais il avait dû le faire, pour les nourrir, lui, ses sœurs et son frère. Il a pensé que si ça n'avait pas été de ça, son père aurait laissé vivre le loup.

On ne tue pas un être que l'on respecte. Qu'il soit loup ou tout autrement vivant. On ne tue pas son adversaire, même s'il y a des risques de perdre contre lui. On ne tue pas l'animal qui nous pousse à réfléchir encore plus loin.

Le père de Bastien, mon grand-père, était le meilleur chasseur qui ait existé. Personne n'en a jamais connu de plus grands après lui.